

### LE PASSÉ ET L'AVENIR

## DE LA PENSÉE RELIGIEUSE

(Suite)

### IV

#### L'ANIMISME PANTHÉISTIQUE

Jusqu'ici nous avons distingué trois phases dans l'évolution religieuse : 1° l'*animisme fétichique*, qui tient pour vivant et pensant tout ce qui est doué de mouvement, fût-ce accidentellement, et même tout objet qui impressionne fortement ; 2° l'*animisme spiritique*, qui voit au sein de certains êtres ou phénomènes du monde extérieur des doubles anthropomorphiques ou zoomorphiques, mais sans séparer ces doubles de leur *substratum* ; 3° l'*animisme mythique*, qui prête au double des choses divinisées une existence indépendante de ces choses. Mais il est encore une phase dernière de l'évolution religieuse, celle de l'*animisme panthéistique*, qu'ont atteinte deux religions seulement : le Brahmanisme et le Bouddhisme. Encore incapables de s'élever jusqu'à la grande idée moderne, qui, derrière tous les phénomènes de l'univers, nous fait voir une même substance matérielle, composée d'atomes toujours en mouvement et dont les combinaisons et décombinaisons rendent raison de tout, les fondateurs des grandes religions panthéistiques se sont pourtant approchés de cette vérité dernière. Ils ont proclamé que le monde est constitué par une seule étoffe matérielle, à laquelle est indissolublement marié un seul esprit. C'est ce *substratum* immense, éternel, immuable, qui engendre ou plutôt émet pour un temps tous les êtres particuliers, puis les engloutit de nouveau dans son vaste sein. Mais le primitif animisme subsiste toujours au fond de l'idée panthéistique ; car on suppose que l'univers matériel est doublé d'un univers spirituel ; on a seulement synthétisé, élargi l'illusion du sauvage, qui, dans tous les objets, derrière tous les phénomènes particuliers, place un esprit spécial.

Le Panthéisme admet donc un double de l'u-

nivers matériel ; néanmoins, à s'en tenir à son idée fondamentale, il ruine tout l'édifice mythologique construit par les autres religions. Plus n'est besoin de sacrifices, de culte, de prière, de paradis ou d'enfer. La vie se suffit à elle-même ; pas d'autre sanction pénale après la mort qu'une hiérarchie de renaissances terrestres, qu'une métempsycose, descendante pour les pécheurs, ascendante pour les justes, mais finissant toujours par aboutir à la suprême récompense : l'anéantissement définitif, l'absorption dans le grand tout.

Tout en restant métaphysique, ce système côtoie d'assez près la réalité scientifiquement démontrée : le matérialisme de l'évolution. Quelques bouddhistes éclairés, notamment Soumangala, le pontife de Ceylan, prétendent même identifier leur métempsycose avec la doctrine scientifique du transformisme et, à la mort de Darwin, on a fêté, à Ceylan, l'entrée du grand réformateur scientifique dans le Nirvana des bouddhistes. C'est évidemment forcer l'analogie ; mais cette réconciliation, même apparente, de l'idée religieuse avec la pensée scientifique ne saurait être tentée par aucune religion, celle de Gautama exceptée. Au point de vue intellectuel, le Bouddhisme domine donc de très haut tous les autres cultes ; mais comme il est entaché du péché originel et n'a point divorcé avec l'animisme, il a bien vite dégénéré et a dû conserver ou adopter toute l'organisation, tout l'appareil des autres grandes religions : les prêtres, les temples, les idoles, les cérémonies, surtout les folies de l'ascétisme, directement dérivée de la croyance à des esprits féroces et invisibles, que l'on fléchit par des abstinences, des macérations, d'inutiles souffrances.

### V

#### L'ANIMISME MÉTAPHYSIQUE

Si le Bouddhisme faisait un pas en avant, ce qui est fort difficile aux vieilles religions, il pourrait se confondre avec la vérité scientifique, y trouver son *nirvana* : au contraire toutes les autres religions sont directement hostiles à la science ou au moins inconciliables avec elle. Or, avec plus ou moins de ferveur, la grande masse des hommes subit encore docilement l'influence religieuse : cela ressort de l'enquête même que nous venons de terminer. Chez toutes les populations de race noire, l'animisme fétichique ou spiritique règne en maître. Même état religieux très inférieur chez les sauvages de race mongolique ou mongoloïde. Les Mongols plus ou moins civilisés se sont bien ralliés au Bouddhisme, mais trop souvent en perdant de vue ce qu'il a de grandeur métaphysique, en l'imprégnant d'un animisme grossier.

Quant aux peuples de race blanche, tous professent en gros et nominalement, des religions dites supérieures : le Brahmanisme, as-

sez voisin du Bouddhisme, le Judaïsme, l'Islamisme, le Christianisme ; mais ce n'est qu'une apparence. Si médiocre que soit la valeur philosophique de ces religions, surtout des trois dernières, la masse de leurs sectateurs n'en apprécie que le côté le plus inférieur. Pour se rattacher la majorité de leurs adeptes, ces religions ont dû conserver ou adopter quantité de pratiques et de croyances animiques, tenant au fétichisme, au spiritisme, à la magie, triade fondamentale sur laquelle reposent toutes les mythologies. Le vulgaire des fidèles se soucie médiocrement des dogmes, mais il croit fermement aux reliques, aux talismans consacrés, aux esprits des morts, aux anges et aux démons. Ne voyons-nous pas notre clergé bénir les objets du culte, exorciser les possédés, glorifier l'hagiologie, célébrer des cérémonies pour obtenir de la pluie ou du soleil etc., etc. ? — En réalité la foule des croyants de race blanche comprend la religion exactement comme le nègre d'Afrique. — Une petite minorité de chrétiens trop éclairés pour se ravaler à ce sauvage niveau, voient surtout dans leur religion le côté relevé de sa morale : la charité, l'abnégation, le sacrifice. En Amérique, dans certains temples à la mode, on ne souffle plus mot de l'enfer, de la colère divine, de la rédemption, etc. (Guyau, *op. cit.*, 143). Mais à ce degré de tiédeur on n'observe plus guère les prescriptions du culte que par respect humain : en fait, on est indifférent.

De cette indifférence un peu sceptique est née la forme la plus atténuée de la religiosité : la métaphysique. C'est toujours de l'animisme mais de l'animisme quintessencié. L'animisme, que j'ai appelé mythique, avait nettement séparé les doubles, les esprits, des choses, des êtres qui leur avaient servi de supports. La métaphysique s'est emparée de ces doubles affranchis, les a soumis à une sublimation dernière dans l'alambic de la spéculation et les a réduits à n'être plus que des abstractions, des formules. L'animisme spontané, primaire, était une illusion, mais une illusion qui avait de la chair et du sang, une illusion que l'on pouvait accepter, à la condition d'être ignorant ou inexpérimenté, parce qu'elle était simple et intelligible ; mais comment prendre au sérieux les abstractions vides de nos métaphysiciens ? Tout ce qui donne aux religions du corps et de la couleur, l'apparence de la vie, a été impiétusement écarté et l'on nous somme de croire à l'existence réelle d'entités si ténues que nous ne réussissons plus à les concevoir. Quand on nous parle d'un dieu fait à l'image de l'homme, mais infiniment plus puissant, résidant quelque part dans le ciel, d'où il gouverne l'univers, comme un monarque son royaume, nous pouvons nier ou croire ; car il s'agit là d'une conception simple et claire, mais comment vénérer un être suprême, réduit selon la définition de M. Renan, à n'être plus que « la catégorie de l'idéal » ou « la raison universelle des choses », comme l'a dénommé l'un

des coryphées de notre métaphysique universitaire? (E. Gerusez, *Cours de philosophie*, 162.) De même nous comprenons très bien l'illusion de l'homme primitif, quand il s'imagine qu'à la mort un double, un esprit, fait d'une matière subtile mais semblable au corps, s'en détache et lui survit; mais comment admettre l'idée de l'âme, quand on nous la définit « une force douée de sensibilité, d'intelligence et d'activité » (*ibid.*, 30), ou bien « l'être connaissant, qui se sert à lui-même d'objet de connaissance »? (Ad. Garnier, *Traité des facultés de l'âme*, 1, liv. 1, p. 5).

Pourtant la tendance animique, que nous ont léguée nos ancêtres, est si forte et si tenace que ces intelligibles formules peuvent inspirer une sorte de fanatisme. Voici ce qu'écrivait à propos des athées l'auteur de la première des impalpables définitions que je viens de citer : « L'athéisme n'est pas seulement une profonde immoralité, c'est une monstrueuse niaiserie et l'on ne saurait trop prendre en pitié et dégoût ceux qui donnent de pareilles doctrines comme le suprême effort de la raison humaine... La plupart des athées sont de rigoureux logiciens; ils mettent leur conduite à l'unisson de leurs principes; ils sont la peste des Etats; comme ils ne reconnaissent ni droit, ni justice, ni loi, ils se servent de tout indifféremment pour arriver aux fins de leur cupidité; la foi des serments, la pudeur publique, la fidélité aux principes, ils se jouent de tout cela et les exemples qu'ils donnent se répandent autour d'eux comme une véritable contagion; tout se dénature sous leur perverse influence. » Le portrait est effroyable et, pour y ressembler, il suffit de ne pas adorer la raison universelle des choses, etc., etc. Logiquement, il ne reste plus qu'à exterminer au plus vite « cette peste des Etats »; l'auteur de ces tirades indignées n'ose pas le dire; il est sûr qu'il l'a pensé.

Quand une doctrine en est réduite à des formules et à des fureurs également vaines, elle est bien près de mourir; et la minorité, qui, ayant divorcé avec les religions dites positives, a cherché un dernier refuge dans le château de cartes des métaphysiciens, ne saurait séjourner bien longtemps dans cet asile si peu confortable pour un esprit bien fait. Les dernières conquêtes de la science ont démontré que la matière, l'étoffe de l'univers, est éternelle et indestructible; que les forces ont simplement des propriétés atomiques; qu'essentiellement la matière organisée ne diffère pas de la matière inorganique; qu'elle en provient et y rentre; que la vie psychique, la pensée, la conscience, si longtemps tenues pour distinctes de leur support matériel, sont simplement des fonctions de la cellule nerveuse. Mais, une fois bien établies, ces vérités scientifiques ne laissent plus de refuge à l'animisme. On peut donc prédire qu'à moins d'une série de catastrophes assez terribles pour enrayer le progrès et la diffusion de la pensée scientifique, les religions dites positives sont destinées à disparaître, l'esprit religieux à s'éteindre. Quelles seront les conséquences de cette révolution mentale? Quel idéal remplacera l'idéal religieux?

(A suivre.)

Ch. LETOURNEAU.

(Rev. mens. de l'Ecole d'Anthropologie de Paris)

## L'amour égoïste

Trois égoïsmes ont concouru, dans le cœur de l'homme, à l'aviilissement de la femme. Le premier est l'égoïsme de la jalousie.

Nous aimons, c'est vrai; mais nous sommes si peu de chose pour être aimés, les années s'écoulent si vite, elles emportent si rapidement les charmes de notre jeunesse, qu'un moment vient où nous

la chasse.

Il reste un troisième parti pour un troisième égoïsme qui est celui de la simultanéité. La recherche de nous-mêmes est si subtile, qu'il nous faut quelquefois, pour avoir toutes nos aises, joindre l'habitude à la nouveauté. On y arrive en multipliant le mariage, et la passion se compose ainsi une cour où le souvenir est aussi vivant que le caprice, où tous les temps sont mêlés, et où chaque jour apporte à une inépuisable inconstance une noce et une répudiation.

Tel est l'homme, et ce triple égoïsme se réduit à un seul, qui est de manquer d'amour.

LACORDAIRE.

(Conférences de Notre-Dame).

## L'ÉDUCATION UNIVERSITAIRE

### DÉFAUTS DE L'INTERNAT

L'internat est justement le contraire de l'éducation requise pour une carrière laïque et civile. Au moment d'entrer dans le monde, l'adolescent en ignore les deux personnages principaux, l'homme et la femme, tels qu'ils sont et qu'il va les rencontrer dans le monde. Il n'en a point l'idée, ou plutôt il n'en a qu'une idée préconçue, arbitraire et fautive...

En toute affaire, ce que nous appelons le bon sens n'est jamais qu'un résumé involontaire en talent, le dépôt persistant, solide et salutaire qui se fait en nous après beaucoup d'impressions directes, à l'endroit de la vie sociale, on l'a privé de ces impressions directes, et le précieux dépôt n'a pu se former en lui. — Avec ses professeurs, il n'a presque jamais conversé; quand ils l'ont entretenu, c'était de choses impersonnelles et abstraites, langues, littératures et mathématiques. Avec les maîtres d'étude, il n'a guère parlé, sauf pour contester une injonction ou gronder tout haut contre une réprimande.

De causeries véritables, avec acquisitions et mutuel échange, il n'en a point eu, sauf avec des camarades; si, comme lui, ils sont tous internés, ils n'ont pu se communiquer que leurs ignorances; si le pensionnat admet en outre des externes, ceux-ci, contrebandiers actifs ou commissionnaires complaisants, importent et colportent dans la maison les livres prohibés, les journaux scandaleux, les vilénies, les provocations et tout le mauvais air de la rue. Or, sous ces excitations ou dans ce vide, aux approches de la puberté et de la délivrance, les têtes des captifs travaillent, et nous savons dans quel sens, avec quels contresens, à quelle distance de la vérité observable et positive, comment ils se figurent la société, l'homme et la femme, sous quels traits simples et grossiers, avec quelle insuffisance, quelle présomption, quels appétits de serfs libérés et de jeunes barbares, comment, à l'endroit des femmes, leur rêve précoce et trouble devient vite brutal et cynique, comment, à

ou moins durs, d'autre part, son indocilité, sa paresse, ou sa fatigue plus ou moins grandes; entre les deux, il pouvait opter. Pendant huit ou dix ans, son initiative a été réduite à cela: nul autre emploi de son libre arbitre: ainsi l'éducation de son libre arbitre est rudimentaire ou nulle.

Là-dessus notre système suppose qu'elle est faite et parfaite; nous jetons au jeune homme la bride sur le cou; nous lui remettons le gouvernement de lui-même. Nous admettons que, par une grâce extraordinaire, l'écolier est tout d'un coup devenu un homme, qu'il est capable de se donner des consignes et de les suivre, qu'il s'est habitué à peser d'avance les conséquences prochaines et lointaines de ses actes, à se les imputer, à s'en croire responsable, que sa conscience, subitement maîtresse, et sa raison subitement adulte, vont marcher droit à travers les séductions et se redresser vite après les défaillances. En conséquence on le lâche, avec une pension, dans une grande ville; il s'inscrit à la faculté et devient un étudiant, parmi dix mille autres, sur le pavé de Paris.

Or, en France, aucune police universitaire n'intervient, comme à Berne et Göttingue, à Oxford et Cambridge, pour surveiller sa conduite et réprimer ses écarts, à domicile et dans les lieux publics: à l'Ecole de médecine, de droit, de pharmacie, des beaux-arts, des chartes, des langues orientales, à la Sorbonne, à l'Ecole centrale, son émancipation est totale et brusque. Quand il sort de l'éducation secondaire pour entrer dans l'éducation supérieure, il ne passe pas, comme en Angleterre et en Allemagne, d'une liberté restreinte à une liberté moins restreinte, mais d'une discipline claustrale à l'indépendance complète. En chambre garnie, dans la promiscuité et l'incognito d'un hôtel banal, à peine échappé du collège, le novice de vingt ans trouve autour de lui les innombrables tentations de la rue, l'estaminet, les brasseries, les bals publics, les publications obscènes, les camaraderies de rencontre, les liaisons de bas étages. Contre tout cela, son éducation antérieure l'a désarmé, au lieu de constituer en lui la force morale, le long et strict internat a maintenu en lui la débilité

# RÉVOLUTION

## PLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

nivers matériel; néanmoins, à s'en tenir à son idée fondamentale, il ruine tout l'édifice mythologique construit par les autres religions. Plus n'est besoin de sacrifices, de culte, de prière, de paradis ou d'enfer. La vie se suffit à elle-même; pas d'autre sanction pénale après la mort qu'une hiérarchie de renaissances terrestres, qu'une métempsycose, descendant pour les pécheurs, ascendant pour les justes, mais finissant toujours par aboutir à la suprême récompense: l'anéantissement définitif, l'absorption dans le grand tout.

Tout en restant métaphysique, ce système côtoie d'assez près la réalité scientifiquement démontrée: le matérialisme de l'évolution. Quelques bouddhistes éclairés, notamment Soumangala, le pontife de Ceylan, prétendent même identifier leur métempsycose avec la doctrine scientifique du transformisme et, à la mort de Darwin, on a fêté, à Ceylan, l'entrée du grand réformateur scientifique dans le Nirvana des bouddhistes. C'est évidemment forcer l'analogie; mais cette réconciliation, même apparente, de l'idée religieuse avec la pensée scientifique ne saurait être tentée par aucune religion, celle de Gautama exceptée. Au point de vue intellectuel, le Bouddhisme domine donc de très haut tous les autres cultes; mais comme il est entaché du péché originel et n'a point divorcé avec l'animisme, il a bien vite dégénéré et a dû conserver ou adopter toute l'organisation, tout l'appareil des autres grandes religions: les prêtres, les temples, les idoles, les cérémonies, surtout les folies de l'ascétisme, directement dérivée de la croyance à des esprits féroces et invisibles, que l'on fléchit par des abstinences, des macérations, d'inutiles souffrances.

### V

#### L'ANIMISME MÉTAPHYSIQUE

Si le Bouddhisme faisait un pas en avant, ce qui est fort difficile aux vieilles religions, il pourrait se confondre avec la vérité scientifique, y trouver son nirvana: au contraire toutes les autres religions sont directement hostiles à la science ou au moins inconciliables avec elle. Or, avec plus ou moins de ferveur, la grande masse des hommes subit encore docilement l'influence religieuse: cela ressort de l'enquête même que nous venons de terminer. Chez toutes les populations de race noire, l'animisme fétichique ou spiritique règne en maître. Même état religieux très inférieur chez les sauvages de race mongolique ou mongoloïde. Les Mongols plus ou moins civilisés se sont bien ralliés au Bouddhisme, mais trop souvent en perdant de vue ce qu'il a de grandeur métaphysique, en l'imprégnant d'un animisme grossier.

Quant aux peuples de race blanche, tous professent en gros et nominalement, des religions dites supérieures: le Brahmanisme, as-

sez voisin du Bouddhisme, le Judaïsme, l'Islamisme, le Christianisme; mais ce n'est qu'une apparence. Si médiocre que soit la valeur philosophique de ces religions, surtout des trois dernières, la masse de leurs sectateurs n'en apprécie que le côté le plus inférieur. Pour se rattacher la majorité de leurs adeptes, ces religions ont dû conserver ou adopter quantité de pratiques et de croyances animiques, tenant au fétichisme, au spiritisme, à la magie, triade fondamentale sur laquelle reposent toutes les mythologies. Le vulgaire des fidèles se soucie médiocrement des dogmes, mais il croit fermement aux reliques, aux talismans consacrés, aux esprits des morts, aux anges et aux démons. Ne voyons-nous pas notre clergé bénir les objets du culte, exorciser les possédés, glorifier l'hagiolâtrie, célébrer des cérémonies pour obtenir de la pluie ou du soleil etc., etc.?

— En réalité la foule des croyants de race blanche comprend la religion exactement comme le nègre d'Afrique. — Une petite minorité de chrétiens trop éclairés pour se ravalier à ce sauvage niveau, voient surtout dans leur religion le côté relevé de sa morale: la charité, l'abnégation, le sacrifice. En Amérique, dans certains temples à la mode, on ne souffle plus mot de l'enfer, de la colère divine, de la rédemption, etc. (Guyau, *op. cit.*, 143). Mais à ce degré de tiédeur on n'observe plus guère les prescriptions du culte que par respect humain: en fait, on est indifférent.

De cette indifférence un peu sceptique est née la forme la plus atténuée de la religiosité: la métaphysique. C'est toujours de l'animisme mais de l'animisme quintessencié. L'animisme, que j'ai appelé mythique, avait nettement séparé les doubles, les esprits, des choses, des êtres qui leur avaient servi de supports. La métaphysique s'est emparée de ces doubles affranchis, les a soumis à une sublimation dernière dans l'alambic de la spéculation et les a réduits à n'être plus que des abstractions, des formules. L'animisme spontané, primaire, était une illusion, mais une illusion qui avait de la chair et du sang, une illusion que l'on pouvait accepter, à la condition d'être ignorant ou inexpérimenté, parce qu'elle était simple et intelligible; mais comment prendre au sérieux les abstractions vides de nos métaphysiciens? Tout ce qui donne aux religions du corps et de la couleur, l'apparence de la vie, a été impitoyablement écarté et l'on nous somme de croire à l'existence réelle d'entités si ténues que nous ne réussissons plus à les concevoir. Quand on nous parle d'un dieu fait à l'image de l'homme, mais infiniment plus puissant, résidant quelque part dans le ciel, d'où il gouverne l'univers, comme un monarque son royaume, nous pouvons nier ou croire; car il s'agit là d'une conception simple et claire, mais comment vénérer un être suprême, réduit selon la définition de M. Renan, à n'être plus que « la catégorie de l'idéal » ou « la raison universelle des choses », comme l'a dénommé l'un

### LE PASSÉ ET L'AVENIR

## DE LA PENSÉE RELIGIEUSE

(Suite)

### IV

#### L'ANIMISME PANTHEÏSTIQUE

Jusqu'ici nous avons distingué trois phases dans l'évolution religieuse: 1° l'animisme fétichique, qui tient pour vivant et pensant tout ce qui est doué de mouvement, fût-ce accidentellement, et même tout objet qui impressionne fortement; 2° l'animisme spiritique, qui voit au sein de certains êtres ou phénomènes du monde extérieur des doubles anthropomorphiques ou zoomorphiques, mais sans séparer ces doubles de leur substratum; 3° l'animisme mythique, qui prête au double des choses divinisées une existence indépendante de ces choses. Mais il est encore une phase dernière de l'évolution religieuse, celle de l'animisme panthéistique, qu'ont atteinte deux religions seulement: le Brahmanisme et le Bouddhisme. Encore incapables de s'élever jusqu'à la grande idée moderne, qui, derrière tous les phénomènes de l'univers, nous fait voir une même substance matérielle, composée d'atomes toujours en mouvement et dont les combinaisons et décompositions rendent raison de tout, les fondateurs des grandes religions panthéistiques se sont pourtant approchés de cette vérité dernière. Ils ont proclamé que le monde est constitué par une seule étoffe matérielle, à laquelle est indissolublement marié un seul esprit. C'est ce substratum immense, éternel, immuable, qui engendre ou plutôt émet pour un temps tous les êtres particuliers, puis les engloutit de nouveau dans son vaste sein. Mais le primitif animisme subsiste toujours au fond de l'idée panthéistique; car on suppose que l'univers matériel est double d'un univers spirituel; on a seulement synthétisé, élargi l'illusion du sauvage, qui, dans tous les objets, derrière tous les phénomènes particuliers, place un esprit spécial.

Le Panthéisme admet donc un double de l'u-

des coryphées de notre métaphysique universitaire? (E. Gerusez, *Cours de philosophie*, 162.) De même nous comprenons très bien l'illusion de l'homme primitif, quand il s'imagine qu'à la mort un double, un esprit, fait d'une matière subtile mais semblable au corps, s'en détache et lui survit; mais comment admettre l'idée de l'âme, quand on nous la définit « une force douée de sensibilité, d'intelligence et d'activité » (*ibid.*, 30), ou bien « l'être connaissant, qui se sert à lui-même d'objet de connaissance »? (Ad. Garnier, *Traité des facultés de l'âme*, 1, liv. 1, p. 3).

Pourtant la tendance animique, que nous ont léguée nos ancêtres, est si forte et si tenace que ces intelligibles formules peuvent inspirer une sorte de fanatisme. Voici ce qu'écrivait à propos des athées l'auteur de la première des impalpables définitions que je viens de citer: « L'athéisme n'est pas seulement une profonde immoralité, c'est une monstrueuse niaiserie et l'on ne saurait trop prendre en pitié et dégoût ceux qui donnent de pareilles doctrines comme le suprême effort de la raison humaine... La plupart des athées sont de rigoureux logiciens; ils mettent leur conduite à l'unisson de leurs principes; ils sont la peste des Etats; comme ils ne reconnaissent ni droit, ni justice, ni loi, ils se servent de tout indifféremment pour arriver aux fins de leur cupidité; la foi des serments, la pudeur publique, la fidélité aux principes, ils se jouent de tout cela et les exemples qu'ils donnent se répandent autour d'eux comme une véritable contagion; tout se dénature sous leur perverse influence. » Le portrait est effroyable et, pour y ressembler, il suffit de ne pas adorer la raison universelle des choses, etc., etc. Logiquement, il ne reste plus qu'à exterminer au plus vite « cette peste des Etats »; l'auteur de ces tirades indignées n'ose pas le dire; il est sûr qu'il l'a pensé.

Quand une doctrine en est réduite à des formules et à des fureurs également vaines, elle est bien près de mourir; et la minorité, qui, ayant divorcé avec les religions dites positives, a cherché un dernier refuge dans le château de cartes des métaphysiciens, ne saurait séjourner bien longtemps dans cet asile si peu confortable pour un esprit bien fait. Les dernières conquêtes de la science ont démontré que la matière, l'étoffe de l'univers, est éternelle et indestructible; que les forces ont simplement des propriétés atomiques; qu'essentiellement la matière organisée ne diffère pas de la matière inorganique; qu'elle en provient et y rentre; que la vie psychique, la pensée, la conscience, si longtemps tenues pour distinctes de leur support matériel, sont simplement des fonctions de la cellule nerveuse. Mais, une fois bien établies, ces vérités scientifiques ne laissent plus de refuge à l'animisme. On peut donc prédire qu'à moins d'une série de catastrophes assez terribles pour enrayer le progrès et la diffusion de la pensée scientifique, les religions dites positives sont destinées à disparaître, l'esprit religieux à s'éteindre. Quelles seront les conséquences de cette révolution mentale? Quel idéal remplacera l'idéal religieux?

(A suivre.)

Ch. LETOURNEAU.

(Rev. mens. de l'Ecole d'Anthropologie de Paris)

## L'amour égoïste

Trois égoïsmes ont concouru, dans le cœur de l'homme, à l'avilissement de la femme. Le premier est l'égoïsme de la jalousie.

Nous aimons, c'est vrai; mais nous sommes si peu de chose pour être aimés, les années s'écoulent si vite, elles emportent si rapidement les charmes de notre jeunesse, qu'un moment vient où nous

doutons de nous-mêmes et de notre aptitude à mériter l'affection. Nous ne nous trompons pas. Cependant nous voulons retenir ce qui ne viendrait plus à nous de soi-même: nous aspirons à une passion dont le jour est déjà loin; plutôt que d'obéir à la nature, nous voulons lui faire violence, et ressusciter par la servitude ce qui nous est ravi par la liberté. C'est la raison secrète qui a partout condamné la femme à un ilotisme plus ou moins prononcé.

Un autre égoïsme, celui de la lassitude, a travaillé contre elle dans un autre sens.

Nous nous lassons. Un jour on s'éveille comme d'un songe, on s'étonne de ne plus aimer ce que la veille on adorait encore; on se demande pourquoi. Rien n'est changé que le cœur, mais il est changé, et c'est un coup dont il ne revient jamais. Que faire? Comment vivre dans le supplice de voir avec indifférence l'objet qu'on voyait avec transport? La dissolubilité du mariage est la réponse de notre inconstance à cette question.

La jalousie rendrait la femme captive, la lassitude la chasse.

Il reste un troisième parti pour un troisième égoïsme qui est celui de la simultanéité. La recherche de nous-mêmes est si subtile, qu'il nous faut quelquefois, pour avoir toutes nos aises, joindre l'habitude à la nouveauté. On y arrive en multipliant le mariage, et la passion se compose ainsi une cour où le souvenir est aussi vivant que le caprice, où tous les temps sont mêlés, et où chaque jour apporte à une inépuisable inconstance une noce et une répudiation.

Tel est l'homme, et ce triple égoïsme se réduit à un seul, qui est de manquer d'amour.

LACORDAIRE.

(Conférences de Notre-Dame).

## L'ÉDUCATION UNIVERSITAIRE

### DÉFAUTS DE L'INTERNAT

L'internat est justement le contraire de l'éducation requise pour une carrière laïque et civile. Au moment d'entrer dans le monde, l'adolescent en ignore les deux personnages principaux, l'homme et la femme, tels qu'ils sont et qu'il va les rencontrer dans le monde. Il n'en a point l'idée, ou plutôt il n'en a qu'une idée préconçue, arbitraire et fautive...

En toute affaire, ce que nous appelons le bon sens n'est jamais qu'un résumé involontaire en talent, le dépôt persistant, solide et salutaire qui se fait en nous après beaucoup d'impressions directes, à l'endroit de la vie sociale, on l'a privé de ces impressions directes, et le précieux dépôt n'a pu se former en lui. — Avec ses professeurs, il n'a presque jamais conversé; quand ils l'ont entretenu, c'était de choses impersonnelles et abstraites, langues, littératures et mathématiques. Avec les maîtres d'étude, il n'a guère parlé, sauf pour contester une injonction ou gronder tout haut contre une réprimande.

De causeries véritables, avec acquisitions et mutuel échange, il n'en a point eu, sauf avec des camarades; si, comme lui, ils sont tous internés, ils n'ont pu se communiquer que leurs ignorances; si le pensionnat admet en outre des externes, ceux-ci, contrebandiers actifs ou commissionnaires complaisants, importent et colportent dans la maison les livres prohibés, les journaux scandaleux, les vilénies, les provocations et tout le mauvais air de la rue. Or, sous ces excitations ou dans ce vide, aux approches de la puberté et de la délivrance, les têtes des captifs travaillent, et nous savons dans quel sens, avec quels contresens, à quelle distance de la vérité observable et positive, comment ils se figurent la société, l'homme et la femme, sous quels traits simples et grossiers, avec quelle insuffisance, quelle présomption, quels appétits de serfs libérés et de jeunes barbares, comment, à l'endroit des femmes, leur rêve précoce et trouble devient vite brutal et cynique, comment, à

tion n'ont été que de deux espèces: d'une part ces avertissements et encouragements plus ou moins durs, d'autre part, son indocilité, sa paresse, ou sa fatigue plus ou moins grandes; entre les deux, il pouvait opter. Pendant huit ou dix ans, son initiative a été réduite à cela: nul autre emploi de son libre arbitre: ainsi l'éducation de son libre arbitre est rudimentaire ou nulle.

Là-dessus notre système suppose qu'elle est faite et parfaite; nous jetons au jeune homme la bride sur le cou; nous lui remettons le gouvernement de lui-même. Nous admettons que, par une grâce extraordinaire, l'écolier est tout d'un coup devenu un homme, qu'il est capable de se donner des consignes et de les suivre, qu'il s'est habitué à peser d'avance les conséquences prochaines et lointaines de ses actes, à se les imputer, à s'en croire responsable, que sa conscience, subitement maîtresse, et sa raison subitement adulte, vont marcher droit à travers les séductions et se redresser vite après les défaillances. En conséquence on le lâche, avec une pension, dans une grande ville; il s'inscrit à la faculté et devient un étudiant, parmi dix mille autres, sur le pavé de Paris.

Or, en France, aucune police universitaire n'intervient, comme à Berne et Göttingue, à Oxford et Cambridge, pour surveiller sa conduite et réprimer ses écarts, à domicile et dans les lieux publics: à l'Ecole de médecine, de droit, de pharmacie, des beaux-arts, des chartes, des langues orientales, à la Sorbonne, à l'Ecole centrale, son émancipation est totale et brusque. Quand il sort de l'éducation secondaire pour entrer dans l'éducation supérieure, il ne passe pas, comme en Angleterre et en Allemagne, d'une liberté restreinte à une liberté moins restreinte, mais d'une discipline claustrale à l'indépendance complète. En chambre garnie, dans la promiscuité et l'incognito d'un hôtel banal, à peine échappé du collège, le novice de vingt ans trouve autour de lui les innombrables tentations de la rue, l'estaminet, les brasseries, les bals publics, les publications obscènes, les camaraderies de rencontre, les liaisons de bas étages. Contre tout cela, son éducation antérieure l'a désarmé, au lieu de constituer en lui la force morale, le long et strict internat a maintenu en lui la débilité